



CERCLE D'ETUDES HISTORIQUES SUR LA QUESTION LOUIS XVII

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901

Adresse Postale : Didier Mésognon 40 rue de Vauquois 45000 Orléans

Compte-rendu de la réunion tenue le samedi 3 décembre 2016 au restaurant « La Pépinière » 6, place Saint Augustin à Paris 8^{ème}

I – ACTUALITÉS

Présentées par Laure de La Chapelle

1. Varia

Une exposition intéressante : les Amazones de la Révolution. Des femmes dans la tourmente de 1789 (Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt) au musée Lambinet, boulevard de la reine à Versailles. Jusqu'au 19 février 2017.

Un livre sur l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche : « *Le pouvoir au féminin* », par Elisabeth Badinter (Editions Flammarion).

Attaque contre un symbole historique. Le maire du 3^{ème} arrondissement de Paris, M. Aidenbaum, a lancé le projet de débaptiser le square du Temple pour remplacer ce nom historique par celui d'Elie Wiesel. Le Cercle Louis XVII se joint à Jean-Christian Petitfils, Olivier Blanc, Emmanuel de Waresquiel pour protester contre cette entreprise : « *On est en train de détricoter toute la mémoire de Paris. La tour du Temple a été détruite sous l'Empire, mais elle a marqué l'histoire de Paris* ». Et qui ne se souvient du douloureux calvaire enduré par la famille royale enfermée dans ces murs redoutables, à l'emplacement exact des rues qui bordent le square du Temple ?

Réponse à M. Pierre Vailland. M. Vailland me demande la référence d'un témoignage concernant Naundorff. Au procès de Brandebourg, un témoin se serait écrié en voyant le prévenu Naundorff : « *Mais*

c'est Perrin ! ». Ce témoin s'appelait Charles Leschot, fils de Tite Leschot, ouvrier horloger chez Jean Frédéric Leschot, maître horloger à Genève. Perrin l'aîné figurait parmi les ouvriers, ainsi que Louis Chenevière et Frédéric Leschot, fils du patron de l'entreprise d'horlogerie.

C'est dans le fonds Naville de la Bibliothèque interuniversitaire de Genève que l'on trouve la référence de ce témoignage (4496/3), ainsi rédigé : « *Frédéric [Leschot] aurait reconnu Naundorff comme le Dauphin, mais Charles Leschot avait vu en lui un Perrin* ». Inutile de souligner que la famille Leschot de Genève, qui tenait beaucoup à avoir hébergé un prétendant royal, s'était violemment emportée contre le témoignage de Charles Leschot et avait rompu toutes relations avec lui.

Voir en annexe le texte intégral de mon courriel adressé à M. Vailland.

Rectificatif à propos du « Cahier » n° 51. Je voudrais rassurer notre amie Renée Lescaroux (compte rendu du mois d'octobre 2016) : le témoignage d'un espion inconnu, envoyé en 1794 à un certain Buol de famille suisse, et retrouvé à Vienne par Christian Crépin n'a rien à voir avec un autre document que Pellenc aurait vu dans le bureau de Thugut à Vienne. Ce document, dont parle le sieur Brémont, aurait été un procès-verbal d'évasion de Louis XVII. Ce serait donc par définition un projet ayant abouti. Il n'a naturellement jamais été retrouvé. Etant donné son caractère de secret d'Etat, il ne risque pas d'être déniché dans des archives publiques, à Vienne ou ailleurs.

Par contre, l'espion inconnu révélé par le « Cahier » n° 51 ne fait qu'évoquer un très vague projet d'exfiltration du petit Capet. Et il n'y a qu'à voir les tenants et aboutissants de ce projet pour comprendre qu'il était parfaitement irréalisable ! Nous avons affaire à des hommes, des projets et des circonstances qui diffèrent en tous points, donc à l'existence de deux documents différents.

2. Rappel : le site Internet du Cercle

Les informations ci-dessous ont déjà été publiées dans le dernier compte-rendu. Il a paru utile de les rappeler et de les compléter.

Adresse du site du Cercle : <http://www.cercle-louisxvii.com/>

Important : Pour accéder à la partie du site réservée aux membres du Cercle, les adhérents doivent se faire enregistrer. Pour ce faire, il est indispensable de communiquer au Cercle votre adresse e-mail. Vous êtes alors enregistré(e) comme membre de l'association. La confirmation de votre inscription vous est envoyée automatiquement.

Une fois inscrit(e), vous pouvez entrer dans la partie réservée du site en indiquant :

1° votre identifiant : il est constitué du nom de famille complet (première lettre du nom en majuscule, le reste en minuscules, pas d'accents) ; exemple : M. Crépin ---) Crepin (sans accent) ; autre exemple : M. de La Gorce ---) de La Gorce ;

2° votre mot de passe : il est constitué des quatre premières lettres du nom, en minuscules (y compris la première lettre), sans accents, sans particule, suivi - sans espace - du numéro d'adhérent au Cercle ; exemple : M. Crépin ---) crep240 ; autre exemple : M. de La Gorce ---) gorc268.

3. Un roman historique de M. Daniel Tremblay

M. Daniel Tremblay, membre du cercle, vient de publier (novembre 2016) un roman historique : « *Le bagnard devenu baron* ». Voici le texte de présentation de cet ouvrage :

« Nul ne dira sur ma tombe, pauvre Louis que tu fus à plaindre ! ». Telle est l'énigmatique épitaphe que l'on peut lire sur une pierre tombale de la section ancienne du cimetière de Gleizé (69).

Daniel Tremblay, ancien président de l'Académie de Villefranche et du Beaujolais, s'est passionné pour l'imposture que recouvre cette inscription funéraire. Son enquête lui a permis de recenser et de recouper toutes les hypothèses qui ont pu être émises à ce sujet.

Enfin, il s'est fait romancier pour donner vie à un véritable personnage : le petit Claude Perrin, né à Lagnieu (Bugey) en 1785. Il nous propose de suivre la vie tumultueuse de ce héros tourmenté mais néanmoins attachant. Depuis l'étude de maître Fournier à Trévoux, jusqu'à sa rencontre avec la comtesse d'Apchier qui l'aidera à construire sa légende ».

On l'aura compris : le héros de ce roman est le prétendant Richemont. A commander chez l'auteur : M. Daniel Tremblay – le Gambetta II – 288 boulevard Gambetta, 69400 Villefranche-sur-Saône. 18 euros (+ 5 euros de frais de port, sauf en cas de retrait de l'ouvrage auprès de l'auteur).

II – UN GASCON INTREPIDE : LE BARON DE BATZ

par Jean-Pierre Gautier (exposé lu par E. de Confevron)

Alors que dans moins de deux mois nous allons encore nous recueillir et méditer sur la date fatidique du 21 janvier 1793 qui vit s'accomplir en France le plus grand crime de notre histoire, il nous a paru opportun, voire indispensable, de rappeler le souvenir du baron de Batz qui eut le courage de tenter une entreprise héroïque : délivrer le Roi pendant son trajet, depuis le Temple jusqu'à la place que nous sommes tentés d'appeler par son ancien nom Louis XV, Louis XVI à l'époque de Louis XVIII et en fin de compte de la Concorde après le rechute de 1830.

Le temps qui nous est imparti nous incite à la concision sachant qu'une étude plus complète sera disponible sur notre site.

Avant-propos

On nous rebat sans cesse les oreilles dans les divers média avec les « valeurs de la république » comme si on avait besoin de vanter la marchandise comme des vendeuses de poissons sur le port de Marseille. Accessoirement les quelques rares politiciens qui possèdent encore des rudiments d'Histoire font référence à leurs grands ancêtres en idéologie, Danton grand tribun et aussi grand responsable des massacres de septembre, Robespierre, théoricien distingué du bien public et en même temps, nouvel échantillon d'ange ou plutôt de démon exterminateur suivi d'une clique homicide qui finit par se détruire elle-même comme des scorpions dans un bocal.

On peut se demander, en considérant les malheurs de l'infortuné Louis XVI, Roi trop bienveillant dans une époque qui nécessitait une poigne de fer tant la subversion dangereuse se développait sans cesse et qui allait la trouver quelques années plus tard en la personne de l'Empereur Napoléon, comment, par une succession d'événements épouvantables, le Roi allait être traduit en jugement et en fin de compte assassiné sans que les bons français s'y opposent, du moins d'une façon efficace. La Noblesse de France, considérant à juste titre que le Roi était empêché avait rejoint les princes et formé les vaillantes cohortes de l'Emigration, la Vendée trop lointaine et en gestation allait payer très cher sa fidélité.

Parmi les grandes figures de cette époque tragique, on peut, bien entendu, dresser un copieux panégyrique de héros et même de martyrs dans la tragique période allant de 1789 aux débuts de la monarchie de juillet mais ce qui nous intéresse ici c'est de zoomer, comme on dit aujourd'hui dans le jargon cinématographique, sur la date fatale entre toutes du 21 janvier 1793.

Les dates d'événements exceptionnels ont toujours eu comme suite après coup de susciter une littérature pléthorique d'explications plus ou moins farfelues où l'évidence est battue en brèche, mais aussi parfois de nouveaux éléments dignes d'intérêt, mais qui sont rarement pris en compte par les historiens officiels, soit qu'ils n'en n'aient pas connaissance, soit le plus souvent qu'ils n'aient aucune envie de modifier leurs travaux à l'instar de l'abbé de Vertot.

Les origines

Une question pouvait se poser non seulement sous l'Ancien Régime mais aussi bien après et jusqu'à nos jours : celle de l'appartenance au Second Ordre, c'est à dire à la Noblesse. A l'époque, le gardien du seuil était le fameux Chérin dont les conclusions s'imposaient en matière de généalogie. Or Jean-Pierre de Batz, descendant d'une famille honorable de gens de robe n'était pas noble pour autant, ce qui l'aurait amené à inventer une succession tirée par les cheveux du côté maternel, d'une branche, éteinte dans les mâles, des vicomtes de Lomagne. Une commission où Duval d'Esprémesnil appuya ses prétentions qui furent reçues en 1780 malgré Chérin. Il lui aurait présenté de faux titres censés provenir de sa mère. Dans un ouvrage qui transpire la haine, on se demande bien pourquoi, deux arguments principaux visent à démolir la réputation du baron de Batz : sa prétendue appartenance à la Noblesse et son rôle supposé dans la tentative de délivrance du Roi le 21 janvier 1793. L'auteur, qui se targue d'une prétendue objectivité historique n'a guère été suivi de ses confrères. De toute façon, même si ses preuves étaient hypothétiques le reste de sa vie témoigne d'un dévouement constant et désintéressé à la bonne cause : tentatives pour sauver le Roi, puis la Reine. Dans cette époque horrible de « la trop fameuse catastrophe, » peu d'individus, nobles ou pas, peuvent se targuer de tels exploits !

La carrière : le guerrier et le financier

Le guerrier

Les dragons de la Reine

Comme on devait aux Dieux de l'Olympe des coïncidences troublantes aux yeux des simples mortels, il en est une qui ressort dans la biographie du baron de Batz, son service au régiment des dragons de la Reine. Dans cette activité militaire qu'il commença très jeune, on ne peut pas dire qu'il montra une assiduité exemplaire, et pourtant c'est au service de la Reine qu'il a laissé dans l'Histoire une trace héroïque. Son assiduité est si relative que son colonel, le chevalier de Coigny écrira à son sujet : « *17 septembre 1784, Je n'ai jamais vu M. de Batz au corps et Monseigneur m'avait donné l'ordre de le mettre en prison si il y venait* ».

Pourtant ce beau régiment mérite qu'on y prête attention. Le chevalier de Coigny le commande depuis le 13 avril 1780. Il deviendra le 6^{ème} Dragons. Divers témoignages nous incitent à penser que l'instruction « *La discipline faisant la force principale des Armées...* », suivant les règlements militaires, n'a pas toujours été suivie par bon nombre d'officiers, au XVIIIème siècle et même un peu plus tard !

Le régiment de Beauvoisis

En 1779, il va rejoindre un autre régiment que commande le Marquis de Lugeac, le régiment de Beauvoisis, où après trois ans il obtient le grade de capitaine. Après toute une période où il parcourt la France et visite de nombreux châteaux, il se décide avec l'accord du Roi, à prendre du service auprès de l'Espagne. A son retour, il sera enfin présenté au Roi. Entre temps il est devenu colonel.

Le financier

On sait peu de choses sur le parcours d'études de Monsieur de Batz, sinon qu'il reçut une bonne éducation qui se traduisit plus tard par une grande capacité en matière de psychologie, ce qui explique ses grandes capacités dans la manipulation des hommes plus ou moins corrompus du temps de la révolution, et qui ne demandaient que, par ses moyens, ladite corruption les aide à faire leur fortune. En plus de la psychologie, il eut certainement la meilleure formation mathématique de son temps ce qui explique ses

capacités financières qui vont s'exercer dans le contexte de la Compagnie des Indes, et particulièrement de sa liquidation.

Ne figurant pas dans les affinités électives de l'auteur de l'article sur Batz dans le Larousse en 7 volumes, il est noté qu'« *il avait quelque connaissance en matière de finances* ». Sauf que contrairement à bien des économistes de notre époque, à défaut de théories fumeuses, il avait le talent de faire fructifier ses acquis. In illo tempore, il arrivait parfois que les hommes politiques se livrent à des aménagements entre l'argent public et leur propre fortune, mais c'était il y a plus de deux siècles et même si cette situation s'est parfois reproduite depuis, elle ne saurait, bien entendu, jamais exister de nos jours.

Un choix cornélien

Devant les menaces constantes et de plus en plus violentes à l'égard de l'ordre établi, en l'occurrence la Monarchie, les trois Ordres allaient se trouver devant des options complexes : le statu quo ante, le réformisme modéré ou absolu, antichambre de l'anarchie, l'attentisme dans la prudence, réputée mère de la sûreté, ladite sûreté étant devenue passablement illusoire dans cette période. Compte tenu de l'évolution désastreuse de la situation, la Noblesse se trouva bientôt affrontée à un choix cornélien afin de continuer à servir le Roi, vieille habitude contractée depuis des siècles, soit demeurer en France auprès du Roi pour le défendre en cas de besoin, soit rétablir la situation, au besoin avec l'aide de l'étranger, avec la fermeté nécessaire.

Un proverbe nous apprend que l'Enfer est pavé de bonnes intentions, ce fut aussi le cas de Coblenz, mais malheureusement à côté des louables tentatives des princes pour lever des troupes, un modus vivendi hérité de Versailles, la passion du jeu entre autres, ne manqua pas d'irriter des Emigrés moins fortunés pour qui la distraction principale était la vie dans des camps de la région, avec parfois une discipline dont ils avaient perdu l'habitude. Beaucoup de témoignages, plus ou moins tardifs d'Emigrés confirment cette dualité et justifient parfois des retours intempestifs ou motivés. Ce fut le cas du baron de Batz, mais la suite des événements démontre bien que, contrairement à d'autres, il ne revint pas pour rien !

Les Goncourt, en s'inspirant des Mémoires d'Eckard, ont dressé du baron de Batz ce portrait saisissant de nature à inquiéter les Jacoquins et sur ce point, si on se réfère aux documents des comités de salut public et de sûreté générale, il a parfaitement réussi :

« Il ne restait plus à la Reine que Dieu et le Baron de Batz.

Un royaliste est, à Paris, une main sur Paris, une main sur la France, enveloppant la Révolution. Dénoncé, recherché, poursuivi, traqué, il embrasse la Vendée, Lyon, Bordeaux, Toulon, Marseille, et son nom fait pâlir Robespierre. Cet homme est un Protée, Catilina et Casanova brouillés dans un seul homme pour l'épouvante d'une tyrannie. La tête et la plume aux intrigues, le bras aux coups de main ; il est un diplomate et un aventurier. Cet homme est partout et, où il n'est pas, il menace. Il a des agents dans les sections, dans les municipalités, dans les administrations, dans les prisons, dans les ports de mer, dans les places frontières. Il est ici et là, hier une ombre, aujourd'hui un éclair, trouant les lois comme des toiles d'araignées, passant à travers les règlements, les consignes, les barrières, avec de faux passeports, de faux certificats de résidence, de fausses cartes civiques. Il surgit et disparaît tout à coup dans les foules, stupéfaites de l'avoir vu. Il passe dans la rue, dans les maisons d'arrêt, dans les cafés, dans les orgies des conventionnels, semant les paroles ou l'or, entraînant les dévouements, racolant les vénalités, achetant les individus, achetant des bureaux en masse, achetant le département de Paris, achetant la police, marchandant la Révolution ; imprenable, insaisissable, glissant des mains, échappant, en plein boulevard, à un peuple en armes ; servi par des miracles, sauvé par des amis, confident de tous ses plans, qui préfèrent mourir que de le trahir.

Cet homme allait bientôt arracher ce cri à la Terreur qui a peur, cette lettre du comité de surveillance de la Convention à l'accusateur public : « Le comité t'enjoint de redoubler d'efforts pour découvrir l'infâme Batz ... Ne néglige dans tes interrogatoires aucun indice ; n'épargne aucune promesse pécuniaire ou

autre ; demande-nous la liberté de tout détenu qui promettra de le découvrir ou de le livrer mort ou vif ; répète qu'il est hors la loi, que sa tête est mise à prix ; que son signalement est partout ; qu'il ne peut échapper ; que tout sera découvert, et qu'il n'y aura pas de grâce pour ceux qui, ayant pu l'indiquer, ne l'auront pas fait. C'est te dire que nous voulons à tout prix ce scélérat ». La Révolution ira jusqu'à promettre 300 000 livres de la tête de M. de Batz. La révolution recommandera à l'accusateur public de supprimer, dans le réquisitoire contre ses coaccusés, les détails des grands projets de Batz, et d'en dire seulement le fond sans en indiquer les moyens, craignant de révéler comment un homme avait lutté avec elle et l'avait mise en péril.

Rien cependant, aux premiers jours de la révolution, n'annonçait un pareil homme dans ce grand sénéchal d'Albret, député aux états généraux par la noblesse de sa province. Il ne s'était fait remarquer que par ses connaissances en matière de finances, son opposition à la création des assignats, ses importants rapports sur la dette, en qualité de président de la section du comité de liquidation. Le 12 et le 15 septembre 1791, il protestait contre les opérations de l'assemblée nationale. Puis sa trace se perd. « Retour et parfaite conduite de M. de Batz, à qui je dois 512 000 livres », il n'est que cette phrase d'un journal de Louis XVI, à la date du 1^{er} juillet 1792, pour nous dire que l'oblation de la fortune et de la vie de M. de Batz à la cause royale est commencée. Après le 10 août, M. de Batz rejoint les princes. Le procès du Roi le rappelle à Paris. IL ne peut enlever le Roi du Temple ; mais, le 21 janvier, c'est M. de Batz qui, sur le passage du Roi, s'élance avec trois amis, criant : « A nous, ceux qui veulent sauver le Roi ! ». Désolé de n'avoir point eu le bonheur de sauver Louis XVI, comme un de ses aïeux avait sauvé Henri IV, M. de Batz reportait son cœur et sa pensée sur la famille du Roi.

M. de Batz, qui avait à sa disposition la fortune, sous ses ordres le dévouement des plus grands noms de France ; M. de Batz, avec sa petite armée, les Rochefort, les Saint-Maurice, les Marsan, les Montmorency, les Pons, les Sombreuil, avec cet autre lui-même, son aide de camp, le marquis de la Guiche, si bien caché et si hardi sous le nom de Sévignon ; avec l'aide et le courage des Roussel, des Devaux, des Cortey, des Michonis, M. de Batz reprenait après Toulon l'œuvre de délivrance.

Les lettres des agents de l'étranger étaient ordinairement écrites en chiffres, quelquefois en caractères hiéroglyphiques. Ou bien encore – le baron de Batz a employé ce moyen avec succès – ils correspondaient par l'intermédiaire des journaux les moins inoffensifs en apparence, et dont les interlignes étaient remplies de signes invisibles tracés avec de l'encre sympathique, qui ne paraissaient qu'à l'approche du feu ».

Les méthodes d'un conspirateur

Cette indication sur les méthodes de l'époque provient de l'ouvrage suivant (via Gallica) : « Les français sous la Révolution », par MM. Augustin Challamel et Wilhelm Ténint; avec 40 scènes et types dessinés par M. H. Baron ; gravés sur acier par M. L. Massard - 1843 Contributeur Baron Henri-Charles-Antoine (1816-1885).

Les atouts du baron de Batz

On peut dire, sans avoir des chances d'être contredit, que le baron de Batz avait plusieurs cordes à son arc. A la base une excellente éducation et une instruction approfondie des mathématiques et par suite une connaissance pratique des mécanismes de la finance et de la façon de les utiliser. Il connaît bien les rites de la Noblesse, chose courante chez les aristocrates de l'époque, mais essentielle pour la connaissance des mentalités. Il sait aussi le monde des financiers, agioteurs de divers niveau et les motivations des gens du bas tiers. Il en résulte une vive intelligence, une aptitude pratique à transformer ses intentions et à les réaliser dans les faits. C'est un personnage balzacien avant la lettre qui a des aspects de Vautrin dans ses méthodes et de Monte Cristo dans leur application. Mais ce modèle accompli du conspirateur, tant redouté des révolutionnaires, est animé d'un motif très louable et très dangereux à l'époque

Le service du Roi

Dans la panoplie ordinaire des méthodes des conspirateurs figure en bonne place la dissimulation d'identité et les romans, particulièrement du XIX^{ème} siècle, abondent en experts du transformisme et le XX^{ème} n'a rien à leur envier sur ce point avec les Rocambole, les Arsène Lupin et consorts. En ce qui concerne le baron de Batz, le savant docteur Cabanès, disciple d'Hippocrate et aussi de Clio, nous a apporté un témoignage important : celui de Madame Arnault qui avait la chance ou le danger d'habiter à proximité du Temple et dont les fenêtres de son domicile auraient servi de correspondance avec l'auguste prisonnière, dont le baron de Batz avait formé le projet de faciliter l'évasion. Cette situation idéale de son domicile y avait attiré bon nombre de conspirateurs. Abondance de biens ne nuit pas, en principe, sauf pendant les révolutions en général et davantage encore pendant la période abominable de la terreur. Pendant les quelques années qui suivirent, Madame Arnault eut connaissance des multiples poursuites engagées à l'encontre du baron de Batz, avec la crainte qu'elles puissent aboutir.

Le témoignage de Madame Arnault

« En 1793, Madame Arnault, veuve de l'auteur de la tragédie « Marius à Minturnes », habitait une maison située en face de la tour du Temple et les fenêtres de son appartement donnaient vis à vis de celles du cachot de la Reine. Quand les conspirateurs qui cherchaient à sauver Marie-Antoinette eurent appris que des royalistes habitaient la maison dont nous parlons, ils entrèrent en relations avec la famille de Madame Arnault, et ce fut des fenêtres de ces dames que, grâce à quelques linges blancs, disposés de différentes façons, le baron de Batz put correspondre avec l'infortunée prisonnière.

Madame Arnault avait donc eu ainsi l'occasion de voir, mais même de connaître particulièrement le baron de Batz. Mais quand les divers projets d'évasion eurent échoué, Madame Arnault perdit de vue les conjurés. Elle racontait cependant que, durant toute la Terreur, quand elle entendait les crieurs de gazettes annoncer la conspiration de l'étranger et la mise à prix de la tête du baron de Batz, à cent cinquante mille livres, elle tremblait que cet homme, dont elle connaissait si bien le dévouement, la générosité et le grand cœur ne tombât entre les mains des tyrans qui terrorisaient alors le pays. Or, un jour, vers deux heures de l'après-midi, qu'elle descendait la rue de Richelieu, elle fut abordée par un inconnu, le chapeau un peu rabattu sur les yeux, qui l'interpella en ces termes :

- *La citoyenne Arnault , n'est-ce pas ?*
- *Oui, citoyen, mais ...*
- *Vous ne me reconnaissez pas ?*
- *Comment vous reconnaîtrais-je, ne vous ayant jamais vu ?*
- *Vous vous trompez dit l'inconnu, et prestement, passant le doigt sous son chapeau, il détacha un fil de soie invisible qui lui relevait le nez en l'air, et ce nez reprit sa forme naturelle*
- *Le baron de Batz ! s'écria Madame Arnault.*
- *Lui-même, répondit –il*

Et presque aussitôt il rattacha le fil de soie qui le rendait méconnaissable et transformait son nez aquilin en un superbe nez à la Roxelane. Il raconta alors à Madame Arnault qu'il avait déjà fait cette expérience avec quelques amis qui avaient parlé avec lui sans le reconnaître, et que, grâce à cet expédient, il avait pu depuis un an échapper à toutes les recherches, à toutes les poursuites des plus implacables et des plus fins limiers de la police, qui alors, était adroite et puissante. C'est ainsi que le nez du baron de Batz le sauva d'un grand péril et que, là encore, le nez joua un rôle dans les événements de l'Histoire. »

(Docteur Cabanès, dans la série « Les curiosités de la médecine : les cinq sens », Paris; Librairie E. Lefrançois, 1926 Pages 231-233).

On remarquera en passant une petite saillie du docteur Cabanès au sujet de la police du temps de la terreur qui était alors adroite et puissante, ce qui laisse à penser que ce n'était plus le cas en 1926. Depuis

lors les choses ont-elles changé ? Néanmoins, nez en plus, avec son ingéniosité, il est fort probable que le baron de Batz ait eu recours à bien d'autres artifices. Encore de nos jours, république n°5 oblige, la révolution de 1789 nous est sans cesse rappelée avec les yeux de Chimène. Or cette période trouble de notre Histoire, en plus des abominations que l'on sait, donna lieu à des possibilités de corruption généralisée dont bon nombre de politiciens de l'époque ne furent pas exempts.

Malgré des références classiques à une antiquité mythique, des prénoms curieusement associés à des noms de famille ordinaires, une abondance de Mucius Scevola Lidoire, de Curtius Dubois, ou de Cincinnatus Legros, les antiques vertus n'avaient guère accompagné les nouveaux prénoms. C'est dire que particulièrement dans cette société mouvante, voire interlope, où bien des incorruptibles de principe ne demandaient qu'à être corrompus dans les faits, où l'attrait du croc à finances faisait facilement accommoder la Morale aux circonstances, ils pouvaient être les proies des manipulations d'un Deus ex machina particulièrement doué. En l'occurrence ce fut le baron de Batz.

Une tentative héroïque

« Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer » (Guillaume d'Orange)

Comme beaucoup d'Emigrés, le baron de Batz ne va pas demeurer aux côtés des princes, la raison invoquée, étant donné qu'il se croyait plus utile au Roi en rentrant en France. Après un service à l'Armée des Princes au sujet duquel nous avons peu d'informations, il va rentrer et retrouver ce milieu, cette atmosphère d'agents secrets qui lui convient beaucoup mieux que les civilités de Coblenz. Entre temps, le Roi, après un procès stalinien avant la lettre, va être condamné à la peine capitale par une bande de benêts instrumentés par des criminels. C'est alors qu'il va ourdir un complot, héroïque entre tous : délivrer le Roi par un coup de force.

Malheureusement à cette époque, la police politique, ou ce qui en tenait lieu alors, était bien informée et fit en sorte de bloquer, dès l'aube, à leur domicile la plus grande partie des conjurés. Si bien que contrairement à son attente, le baron de Batz, qui n'en avait pas été averti, va se retrouver isolé avec l'appoint d'un seul compagnon. C'est égal. A lui seul, son intention est tellement forte, son projet tellement conforme à ses convictions qu'il va, à ses risques et périls, et c'est bien le cas de le dire, car il risque la peine de mort, franchir le Rubicon et donner une bonne leçon de morale à cette population parisienne, au mieux inerte, contenue dans une certaine mesure, les fenêtres devant être closes, et au pire représentée par des hordes issues du bas Tiers.

« Des canons environnaient cet espace ; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière les rangs des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait ».

Ce texte très pertinent dans la mesure où il stigmatise la vile populace, est de la plume de Monsieur Thiers, lequel, malgré ses tendances démagogiques, n'hésita pas à régler son compte à la vile populace dans le contexte de l'éradication de la Commune. Le Roi Martyr avait souhaité que son sang ne retombe jamais sur la France. Ce vœu pieux ne fut que partiellement exaucé.

Surgissant tout à coup, comme un diable de sa boîte, le Baron de Batz s'écria : *« A nous, mes amis, ceux qui veulent sauver le Roi ! »*. Ce cri, poussé par une voix formidable, retentit, la foule s'écarta, mue par une instinctive terreur, et s'efforçant de franchir la haie qui bordait la chaussée, on vit le baron de Batz, les bras levés, agitant son chapeau, répétant : *« A nous, à nous, sauvons le Roi ! »*

Ce cri, cette exhortation admirable restera comme un des plus beaux de l'histoire de France comme celui du bon Roi Henry : *« Ralliez vous à mon panache blanc »* et malheureusement la suite immédiate des événements rappelle aussi les paroles du Roi François I^{er} au soir de la bataille de Pavie (24 février 1525) : *« Tout est perdu fors l'Honneur »*.

En effet le baron n'est suivi que par quelques hommes courageux dont le nombre diffère suivant divers auteurs : deux ou plus. Une certitude étant la présence à ses côtés de son secrétaire Devaux qui devait payer chèrement cette attitude héroïque qui lui valut d'être du nombre des victimes du tribunal révolutionnaire, mais avant de périr sur l'échafaud son témoignage sur l'authenticité de l'événement a été consigné et il confirme la réalité de cette tentative, n'en déplaise à quelques historiens authentiques ou auto-proclamés ! On sait aussi que deux des compagnons du baron qui avaient tenté de fuir furent rattrapés dans une maison voisine et massacrés par des gendarmes ce qui est improbable, ou plutôt par la vile populace, ce qui est plus plausible. Le doute subsiste.

Ce qui est certain par contre, c'est que le baron de Batz parvint à s'enfuir en se perdant parmi la foule, contribuant par là aux digestions laborieuses des sicaires de la « trop fameuse catastrophe ».

Conclusion

L'assassinat de notre Roi Louis XVI constitue un des plus grands crimes de l'Histoire. Le régicide érigé en institution nous ramène au temps de l'antique barbarie, d'autant qu'il survint dans un pays à la tête de la Civilisation d'alors et qui précisément se plaça en dehors de ladite Civilisation pour bien des années !

En 1795, Geoffroy de Limon, auteur du fameux Manifeste de Brunswick, avec Mallet du Pan et Pellenc fit paraître à Bruxelles : « *La vie et le martyre de Louis XVI, roi de France et de Navarre, immolé le 21 janvier 1793, avec un Examen du Décret régicide* ». A la page 95, il écrit ce texte qui donne à réfléchir en considérant non seulement plus d'un quart de siècle de guerres étrangères et civiles et même beaucoup plus tard les hécatombes du XXème siècle : « *Tyrans, bourreaux, peuple barbare, qui venez de consommer le plus grand des forfaits, craignez la vengeance du Ciel et de la terre* ».

Pourtant au milieu de ces barbares innombrables, de ces parisiens qui, depuis, traînent derrière eux la honte éternelle et imprescriptible de la passivité, de la complicité de ce crime et de bien d'autres depuis, un homme, pratiquement seul, osa se dresser contre cette multitude abjecte dans le louable dessein de sauver le Roi, in extremis.

Cette tentative héroïque, fut suivie d'une autre aussi honorable et aussi malheureusement sans résultat : le sauvetage de la Reine.

Malgré les insinuations mensongères, tant sur ses origines que sur le fait lui-même, convenons que ce jour-là, Monsieur le Baron de Batz a bien justifié de son titre de Noblesse !

III – LE THEATRE DES OPERATIONS MILITAIRES SUR LE RHIN EN 1795

par Marcel Huwaert

L'événement le plus important dans le premier tiers de 1795 fut incontestablement le Traité de Bâle du 4 avril / 5 avril 1795 entre la Prusse et la France. Mais avant d'esquisser les points importants de ce traité, il faut rapidement décrire la situation militaire dans cette région stratégique.

L'hiver 1794/1795¹ avait épuisé les deux armées françaises Sambre et Meuse et Rhin-Moselle. Les Français étaient mal équipés, subissaient de rudes privations, la faim portait les militaires à des pillages.

En mars 1795, on assiste à une attaque française sur Mayence. Dubois-Crancé, ministre de la défense nationale, ordonna que seraient employés à cette opération les deux armées plus un renfort venant du nord. Kléber conduisit sur Mayence trente bataillons, contre vingt-cinq mille autrichiens. Il se heurta au général autrichien Wurmser qui avait obtenu le concours de Dalmatiens couverts de manteaux rouges (soldats de la mort). Le 20 mars, les Français subirent de fortes pertes mais Kléber réagit. Carnot changea alors ses plans. Il décréta de surveiller la garnison afin de s'opposer aux sorties des Autrichiens.

¹ Livre d'Edouard Vachot : « La dispute du Rhin ».

Alors pour comprendre l'enjeu du Rhin, il faut se rappeler les principales dispositions du Traité de Bâle. Depuis l'avènement de la république française, les monarchies des pays voisins de la France constituaient des coalitions anti-françaises. Les principales nations étaient l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie. Brutalement, la Prusse quitta la coalition et entama en décembre 1794 des négociations secrètes avec la France. Du côté français, Cambacérès, président du Comité de salut public, Barthélémy, ambassadeur à Berne. Du côté prussien, le chancelier Hardenberg. Donc une situation inédite.

Le 6 décembre 1794, le prince Henri, frère du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, écrivit : « *Je ne vois que deux inconvénients pour la paix. Le premier est la cession des provinces du roi au-delà du Rhin, l'autre est l'humeur que les Autrichiens en concevront contre la Prusse* ». Parmi les articles de cette convention, je rappelle l'article 5 qui stipule que les troupes de la République française continueront d'occuper la partie des Etats du roi de Prusse situés sur la rive gauche du Rhin. Une zone démilitarisée sera établie.

Michel Kerautret, dans son ouvrage « Histoire de la Prusse », souligne page 322 : « *Pour la première fois de son histoire, la Prusse avait une frontière commune avec la France. La particularité de cette nouvelle carte, c'était cependant le caractère discontinu du nouvel Etat entre le bloc oriental qui s'étendait de l'Elbe au Niémen² et le bloc occidental placé à cheval sur le Rhin* ». Subsistait une lacune de cinquante à cent kilomètres selon les endroits correspondant à Hanovre, au duché de Brunswick et au Hesse-Cassel.

Quid de l'Autriche ?

Le grand vaincu à première vue est l'Autriche car celle-ci ne fut pas mise au courant, du moins officiellement, des pourparlers de paix. Le ministre des affaires étrangères, le baron Thugut, semble coincé tout en étant courroucé. L'Autriche, en effet, se trouve dans l'impossibilité d'opposer des troupes suffisantes pour affronter la France. Alors Thugut se tourna vers la Russie pour lui fournir des contingents et Thugut fit ajourner la ratification de l'Autriche au Traité.

Où en sont les troupes ?

Les Français de Pichegru occupent la Hollande. Le plan stratégique de la Reichsarmee (l'armée des coalisés dirigée par le duc Albert de Saxe-Teschen) fut de tenir le Rhin, permettant au général autrichien Clerfayt de traverser le Rhin inférieur pour soulager la forteresse de Luxembourg assiégée par les Français. Pour faciliter cette opération, l'Empereur nomma Clerfayt à la place du duc Albert. Maintenant, est-ce la vraie raison du changement ? François II voulut peut-être faire revenir le duc Albert à Vienne pour des missions secrètes. Nul ne le sait.

Clerfayt, avant la conclusion du Traite de Bâle, ne bougea guère³. Mais lorsque le traité fut signé, il proclama qu'il n'était pas question d'attaquer. Plusieurs raisons sont à mentionner pour justifier cette attitude étonnante.

1 - La Prusse causa une confusion considérable dans le système d'approvisionnement.

2 - Les contingents impériaux n'étaient pas fiables.

3 - La création d'une zone neutre le long de la rivière Main empêcha des opérations au nord de Mayence et de Francfort (Rhin inférieur).

L'Empereur François II d'Autriche-Hongrie demanda à ses généraux de ne pas tenir compte de la « zone de neutralité » instaurée par la Prusse.

Alors, Clerfayt était-il trop faible ? Thugut le connaissait bien, c'était quand même un ami, mais pour l'appuyer Thugut demanda le concours d'un de ses grands amis, le comte de Dietrichstein. Ce dernier constata que Clerfayt manquait de force physique et psychologique. Mais y avait-il un autre général

² Niémen : fleuve d'Europe orientale né en Biélorussie qui se jette dans la Baltique.

³ Considérations tirées du livre de Roïder « Le baron Thugut », pages 190 et suivantes.

expérimenté en Autriche ? Apparemment non, sauf le vieux Wurmser ! Alors Luxembourg tomba aux mains des Français.

Je cite ici Albert Sorel, dans son livre consacré aux années 1794/1795 (page 429). Ce dernier pense que la disparition de Louis XVII le 8 juin 1795 n'avait fait qu'embrouiller les choses. Et l'on ne s'était jamais, en Europe, autant occupé de ce malheureux enfant que depuis sa mort.

Merlin de Douai avait écrit : « *La rive gauche du Rhin nous restera. Il faut passer le Rhin le plus vite possible, alors il sera facile de traiter avec l'Autriche* ».

Les événements du début juillet 1795

Deux événements importants doivent être indiqués.

La Diète de Ratisbonne

La Diète de Ratisbonne était en quelque sorte le Parlement des Etats faisant partie du Saint-Empire romain germanique. Le président était François II, empereur d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Bohême. Cette Diète se réunissait et les considérations émises étaient consignées. C'est ce qu'on appelait le recès.

Le 3 juillet 1795, la Diète avait ordonné que des négociations sur la paix s'imposaient, avec les bons offices de la Prusse. François II, toujours poussé par Thugut qui voulait la guerre à outrance, tergiversa. Finalement, il ne ratifia la décision que le 29 juillet 1795.

Clerfayt ne bougea pas. On le connaissait, on l'appelait le « trembleur ». Thugut dut le remplacer par Wurmser. Mais bizarrement, Pichegru, général français, resta sur ses positions alors qu'il pouvait battre les Autrichiens sans coup férir.

Le 9 juillet 1795, la Diète encouragea François II à engager des négociations avec la Prusse. Hardenberg déclara : « *La paix ne peut se conclure que si la France renonce à la rive gauche du Rhin* ».

La sortie de l'hôtel Dreneux⁴, rue de Provence à Paris, d'otages autrichiens

Je rappelle que Carnot avait fait transférer à Paris (prison de l'Abbaye) un personnage très important, capturé par le général Scherer à Condé-sur-Escaut. Il s'agissait de Jérôme Colloredo, deuxième fils du prince de Colloredo-Mansfeld, vice-chancelier d'Autriche et ex-précepteur de l'empereur François II.

Aumont, chef des commissaires civils de police et des tribunaux, fait publier dans « La gazette nationale ou le moniteur universel », n° 286, sextidi⁵ 16 messidor (samedi 4 juillet 1795) : « *Paris le 14 messidor. Les comtes Charles et Auguste de Linanges et Jérôme Colloredo, otages, se sont évadés dans la nuit du 14 de ce mois de la maison de Dreneux, rue de Provence, où ils étaient détenus* » (voir l'étude de Didier Duval). Les fugitifs avaient reçu trois jours auparavant 60 à 80 000 livres et des passeports. La confirmation de la fuite fut connue par une lettre de Thugut à Colloredo le 19 juillet 1795. Cette sortie survint au bon moment car les hostilités étaient suspendues et on pouvait faire circuler des convois secrets sans coup férir. Il faut souligner qu'Alexander von Seckendorff tient le duc Albert, qui est à Vienne, informé du développement des opérations.

C'est alors que, le 20 septembre 1795, Pichegru décida enfin de se mettre en route, bombardant Mannheim qui capitula. Pichegru voulut couper les communications entre les corps autrichiens qui occupaient le Rhin supérieur. Mais, en novembre 1795, les Autrichiens reprirent pied. Clerfayt refoula Jourdan, qui repassa le fleuve. Pichegru abandonna Mannheim. Clerfayt débloqua Mayence, obligeant les Français à se retirer à Spire. La reprise de Mannheim fut une grande victoire de Thugut. Celui-ci voulut punir les défenseurs de la ville.

⁴ Orthographe usitée pour cet établissement également connu sous le nom d'hôtel de Dreneuc (NDLR).

⁵ Sextidi : sixième jour de la décade républicaine.

Conclusion

L'enjeu du Rhin fut pour la France d'occuper définitivement la rive gauche du Rhin. Théorie des « frontières naturelles » chère à Reubell.

Sorel écrit que l'objet réel et constant des coalisés est de tenir la France affaiblie, de la laisser languir dans une anarchie décente mais énervante, d'y limiter le pouvoir du gouvernement et le ressort de l'Etat. Sieyès voulait que d'autres Etats secondaires fassent un tampon entre la France, la Prusse et l'Autriche.

IV – L'ABBE PHILIBERT DE LA CHAPELLE, TEMOIN D'UN EPISODE TRAGIQUE DE L'HISTOIRE

par Laure de La Chapelle

L'abbé Philibert de La Chapelle était né au château des Pothières en Beaujolais, d'une famille originaire du Périgord. Il était le frère cadet de Charles Gilbert de La Chapelle, commissaire de la Maison du Roi, guillotiné en 1794.

Il se destina de bonne heure à la carrière ecclésiastique et, après avoir achevé ses études à Saint Sulpice, il fut choisi comme grand vicaire par Mgr de Montazet, archevêque de Lyon. La révolution mit fin à son activité dans le Lyonnais et à l'influence qu'il s'était acquise pour maintenir la paix dans cette cité. Un mouvement militaire y fut préparé pour favoriser l'évasion de Louis XVI après les journées des 5 et 6 octobre. L'abbé seconda avec habileté les opérations du commandant des troupes du Roi, et les mesures furent si bien concertées que, le projet avorté, personne ne se trouva compromis.

Il quitta la France avec la famille de M. de Juliéna et passa avec elle les temps les plus orageux de cette époque dans diverses villes d'Italie. Il revint en France en 1806. Désigné plusieurs fois pour l'épiscopat, il refusa toujours cette dignité. Le cardinal de Périgord lui donna en 1819 une place d'aumônier de quartier du Roi et, lors de la formation du ministère des Affaires ecclésiastiques, le cardinal de Latil le fit nommer directeur de ce ministère sous Mgr l'évêque d'Hermopolis. Il devint ensuite conseiller d'Etat et commissaire du Roi lors de la présentation du budget du clergé.

Il perdit sa place de directeur des Affaires ecclésiastiques sous le ministère Polignac. Après la Révolution de 1830, l'abbé de La Chapelle se retira dans sa famille et mourut, à l'âge de 77 ans, le 20 décembre 1834.

Un observateur privilégié

En 1820, à la direction des Affaires ecclésiastiques, l'abbé put suivre de très près les événements qui se bousculèrent au mois de mars : l'attentat contre le duc de Berry, l'arrestation de Louvel et les funérailles solennelles du prince. L'année suivante, ce fut la mort de Napoléon.

Mais laissons-lui la parole dans une lettre à un descendant de la famille de Juliéna :

« La procédure contre l'infâme Louvel se continue avec la plus grande activité, mais avec le plus grand secret, ainsi défiez-vous de tout ce qu'on vous dira de ses interrogatoires, de ses aveux ; il n'y a, je pense, de vrai qu'il paraît de plus en plus constant que l'on acquiert chaque jour de nouvelles preuves morales que cet attentat est lié à une vaste conspiration, mais qu'il est très difficile d'en acquérir la preuve juridique et de motiver une accusation contre ceux qu'on ne peut se défendre de soupçonner. Le zèle des magistrats chargés de l'instruction, la confiance qu'ils inspirent, les révélations qui, prises isolément n'ont que peu d'importance, mais dont la réunion peut répandre un grand jour sur cet horrible attentat permettent d'espérer que la justice pourra atteindre les complices et auteurs de cet assassinat. Ce qui est de plus en plus prouvé, c'est que les plus légères précautions prises par la police eussent empêché cet épouvantable délit. L'affectation de l'assassin à circuler continuellement autour de l'entrée de l'Opéra, son agitation, son air préoccupé ont frappé plusieurs personnes et eussent éveillé l'attention des agents

de police les moins exercés. Mais étant presque tous employés à espionner le pavillon de Marsan, pas un n'était destiné à la conservation des Princes » (Paris, le 9 mars 1820).

Le lendemain de l'assassinat du duc de Berry, l'abbé de La Chapelle, qui avait revêtu des habits séculiers, s'était mêlé à la foule parisienne pour se rendre compte de l'esprit public qui régnait après l'attentat. Curiosité ou mission secrète ? Il est difficile de trancher, car nous n'avons pas la lettre qu'il dut envoyer à ses amis du Beaujolais à cette occasion, ni celle qu'il écrivit après sa visite en 1817 à la citoyenne Simon, aux Incurables. Auraient-elles été confisquées par le cabinet noir de la police ? C'est possible, car ces deux sujets étaient sensibles ; et nous n'avons plus que la tradition familiale en ce qui concerne certaines des démarches de l'abbé.

Par contre, le lendemain de la cérémonie des funérailles du duc de Berry, il reprend sa correspondance et décrit la journée du 14 mars 1820 avec un grand luxe de détails :

« Depuis que le corps de Mgr le duc de Berry a été transporté à Saint Denis et déposé dans une chapelle ardente, le peuple de Paris et même des environs s'y est toujours porté en foule, et toujours avec un ordre, une tranquillité très rares en France quand la curiosité seule conduit. Comme le local était assez resserré, on ne laissait entre que 40 à 60 personnes à la fois. Chacun attendait en silence et sans confusion que son tour arrive et tous sortaient de la chapelle avec un extérieur pénétré et attendri.

L'église a été très bien décorée, toute tendue en noir jusqu'à la voûte, de sorte que la clarté du jour était entièrement interceptée. Trois rangs de bougies très serrés ; d'immenses candélabres à tous les piliers et autour du catafalque répandaient une clarté suffisante qui avait quelque chose de majestueux et de mystérieux. Tout ce que Paris contient d'hommes distingués ont acheté des billets et quoiqu'on assure qu'il y eut plus de 4000 personnes, plus de quinze cents demandes ont été refusées par défaut de local. Pas une place vide, et l'on peut dire : pas une seule personne qui n'eût sa place, aussi le plus grand ordre et jamais aucune place [contestée ?], chose difficile à obtenir.

J'arrivai d'assez bonne heure parce que je devais avant la cérémonie prendre possession comme chanoine d'honneur. Quand ce fut chose faite, je profitai de la liberté que me donnait mon habit pour circuler dans l'église déjà presque remplie. Je fus frappé en y entrant du calme et du silence qui y régnait et que j'observais pour la première fois dans ces grandes réunions plus théâtrales que religieuses. Toutes les dames avaient fait la plus stricte des dépenses, pas une parure élégante, aucune n'y était venue pour y être vue, toutes pour s'attendrir et rendre au malheureux prince un dernier hommage. L'intervention des troupes était inutile : personne ne songeait à quitter la place qui lui avait été assignée.

Aussitôt l'arrivée du Roi, la messe commence. L'évêque d'Amiclée [Mgr de Latil] officiait. L'office se fit avec beaucoup de pompe, une seule chose a paru déplacée : la musique. Le chant lugubre de l'église eût mieux convenu à la circonstance ; je dois convenir cependant qu'elle n'avait point ce brillant qui n'eût point été en rapport avec le sentiment qui dominait les assistants. Point de solo, des chœurs et des ouvertures, le tout d'un style sérieux et lugubre. Je vous dirai peu de choses de l'oraison funèbre, qui n'a point été faite comme vous le croyez par Mgr de Boulogne, mais bien par Mgr de Quelen, coadjuteur de Paris. Il a été entendu par le plus grand nombre des assistants à raison du religieux silence qui régnait ; le discours a été généralement goûté, et tout le monde a remarqué et retenu du lieu où le duc de Berry a été frappé du coup mortel et est mort. Le contraste entre un frère, une sœur, un père, une épouse entourant la victime et l'assassin qui n'était séparé d'eux que par une cloison ... on a distingué encore l'éloge de la malheureuse reine, celui de Madame, le passage où il est dit que ce n'est pas un poignard seul qui a tranché les jours du duc de Berry, mais mille plumes empoisonnées distillant le poison avec une scandaleuse impunité. Un autre passage très habilement préparé où il est dit : ce n'est pas l'athée qui a tué le prince, mais l'athéisme. Je ne puis prévoir quel effet ce discours perdurera à la lecture, mais la vérité est qu'il a produit sur l'auditoire une grande sensation, mais ce qui a produit une tension, c'est le duc d'Angoulême, c'est le duc de Bourbon quand ils ont fait les salutations avant d'aller à l'offrande. Leur profonde douleur que leur position les forçait de concentrer était peinte sur leur figure avec des

traits si caractérisés qu'on ne pouvait les regarder sans attendrissement. Il y avait une troisième Prince, mais je ne veux pas en parler.

Le moment où l'on a tiré le cercueil du catafalque, l'imposante cérémonie dans laquelle les hérauts d'armes appellent successivement les grands officiers du Prince pour leur demander toutes les décorations du prince et qu'ils portent sur son tombeau, enfin quand le chef de la Maison répète trois fois « Charles Ferdinand de Berry est mort, Messieurs les officiers de sa Maison pourvoyez-vous » et qu'ensuite pour prouver que sa Maison est dissoute, il casse le bâton de commandement, a produit une sensation plus facile à éprouver qu'à décrire. On peut en juger par l'ordre, le silence avec lesquels on s'est retiré de cette auguste, mais déchirante cérémonie. Elle a duré plus de quatre heures et les sentiments dont on était préoccupé étaient si vifs qu'elle n'a pas paru longue.

J'ai assisté ce matin à un second service pour le malheureux prince dans la chapelle des Tuileries. Monsieur ce père infortuné était dans la chapelle et je me suis trouvé en face de lui. Sa douloureuse piété, la touchante ferveur avec laquelle il priait pour son fils, cette inaltérable bonté peinte sur sa figure que le crime ne peut affaiblir, m'ont encore plus pénétré que la cérémonie de la veille ; celle-ci n'avait aucun éclat, aucune pompe. Le service seul du Roi, celui des Princes et des Princesses y assistaient. C'étaient des prières faites en quelque sorte en famille et faites avec recueillement et dévotion. Je quitte ces tristes et déchirantes cérémonies : je commence mes fonctions et quelles pénibles réflexions elles me font faire. Puisse un avenir plus heureux commencer pour eux et pour nous. Mais pour les monstres, le sang excite leur soif, la force seule peut les dompter, l'aura-t-on, ou veut-on l'avoir ... ».

Sur la mort de Napoléon

Juillet 1821 – à ses amis du Beaujolais :

« Les gazettes vous donneront les détails de la mort de Bonaparte ; pour cette fois, elle n'est pas controuvée, la nouvelle en est arrivée officiellement. Doit-on s'en réjouir ou s'en affliger, c'est sur quoi les avis sont très partagés : quelques personnes craignent que cet événement ne rallie sous le même drapeau tous les ennemis de l'ordre dont les phalanges étaient très divisées et tendaient à des buts diamétralement opposés ».

ANNEXE

Courriel du 12 novembre 2016 de Mme de La Chapelle à M. Vailland

Cher Monsieur,

Voici les renseignements demandés, extraits du **fonds Naville** de la Bibliothèque interuniversitaire de Genève au sujet du témoignage de Charles Leschot au procès de Brandebourg:

Référence 4496/3 : "Frédéric (Leschot) aurait reconnu Naundorff comme le dauphin, mais Charles Leschot avait vu en lui un Perrin."

-Ouvriers de Jean Frédéric Leschot (horloger, père de Frédéric) : Perrin l'Aîné (Jean Perrin-Naundorff avait plusieurs frères)

-Tite et Chenevière (Louis) étaient ouvriers (horlogers) chez Jean Frédéric Leschot.

Correspondance Marie Leschot : Charles, fils de Tite Leschot, fut un des témoins du procès de Brandebourg.

Les Chenevière

Mémoires de Marie Leschot : "J'ai la certitude d'avoir entendu M. Chenevière (Louis) mon oncle, raconter qu'il avait voyagé et habité un certain temps l'Allemagne avec un passeport au nom de Naundorff". Chenevière remit le passeport (au futur Naundorff) en ajoutant "S'il a pu lui être utile, tant mieux; il a fait sous ce nom un assez joli chemin, et c'est moi qui l'ai ainsi baptisé." Ce passeport au nom de Naundorff aurait été remis à Louis Chenevière à Londres par Pigault Lebrun, avant le mariage subséquent de Chenevière avec Marianne Sophie Leschot, soeur de Frédéric, l'ami de Naundorff.

Louis Chenevière était fils de Nicolas(1748-1805), employé au service de Louis Philippe d'Orléans (père de Philippe Egalité)Il avait épousé en 1778 Jeanne Du Chesne, fille d'un intendant du Comte d'Artois.

Leur fils Louis, né le 27/02/1779 à Paris,, fut un compagnon d'études du duc d'Angoulême.

Nicolas Chenevière avait d'étroites relations avec Paul de Barras, qu'il allait voir dans sa propriété des Eygalades

Son cousin germain, également prénommé Nicolas(Chenevière), (1750-1806) fut pasteur de Saconnex de 1783 à 1789 . Jean Perrin naquit dans ce bourg en 1786, sous le pastorat de Nicolas Chenevière.

Tout ceci donne, je pense, à réfléchir, sur l'implication des Chenevière dans l'histoire du prétendant Naundorff . Mais ce ne furent que des agents, et l'organisateur de cette affaire pourrait bien être le chef en 1797, du gouvernement thermidorien. (1797 étant la date d'arrivée du jeune Perrin à Genève, comme apprenti horloger chez Jean Frédéric Leschot) J'espère que ces renseignements vous seront utiles. Je reste à votre disposition pour d'autres précisions.

Cordialement Laure de La Chapelle